

leur mort. Avant que ces trois noms soient ensevelis dans un éternel silence, je vais essayer d'esquisser les traits distinctifs de ces poètes si étroitement unis par les liens du sang, mais offrant des nuances distinctes et un caractère tout à fait individuel dans leurs œuvres (1). Il faudrait avoir un génie analogue à celui de Cuvier pour déterminer le jour ou même l'année où naquirent Jacques Chapelon, l'aïeul, et Antoine, père de l'abbé Jean Chapelon. On sait seulement qu'ils vécurent l'un vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'autre vers le commencement du XVII<sup>e</sup>.

On ne sait rien non plus sur l'époque précise de leur mort. Antoine, père de Jean, était *maître et marchand coutelier*, profession probablement héréditaire. Il avait amassé quelque bien, possédait *maison commode* en ville et, à la campagne, un domaine nommé *Malmonte* qu'il tenait de son père, d'où lui vint ainsi qu'à lui le surnom de *Mâmon*. La maison était située rue Polignais sur la hauteur de ce nom, non loin du *Parnasse*, montagne qui, de leur temps, s'appelait déjà, par corruption (2), *Panassa*.

Ceux qui croient aux *Influences secrètes* ne manqueront pas de saisir ce rapprochement.

Commençons par l'aïeul.

Il ne reste de lui que trois pièces de vers : *l'Education dos enfants de vez Santetieve*. — *L'acta de contrition d'un fenéant*, — et *lou Testamen de Tourran lou Racord*.

Ces trois petits poèmes se font remarquer par une extrême simplicité; la facture des vers en est bonne et correcte, mais quelque peu uniforme. L'aïeul était loin d'avoir le génie de son fils et le savoir-faire de son petit-fils : il écrit comme il parle, ou

(1) C'est grâce à M. l'abbé Maire, de Valbenoite, mon savant professeur de patois, que j'ai pu lire fructueusement les poésies des Chapelon. Il m'a procuré ainsi un plaisir trop vif pour qu'il me soit possible de résister à l'envie de le remercier bien cordialement de ses intéressantes leçons philologiques.

(2) Bon Pouleniay, que ton sort éy fatal !  
 Bai Panassat, autre-vey lou Parnasse.

(Lous Adio de Bobrun, page 264. Ed. Jourjon, in-8. 1820.)